

Le vicomte seul prit la main qui lui était offerte.

—Monsieur le baron, dit Pedro, je désire avoir avec vous un entretien particulier.

—Je suis à vos ordres, cher monsieur ; mais, avant, permettez-moi de vous présenter M. le vicomte de Lubessy, mon ami et mon futur gendre.

Pedro sursauta.

—M. Pedro Castora, continua le baron achevant la présentation, gentilhomme, brésilien et millionnaire comme les Rothschild.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement.

—Maintenant, mon cher vicomte, reprit le baron, je vous prie d'aller fumer un cigare dans la salle de billard. J'ai à causer avec M. Pedro Castora ; je vous ferai appeler quand le moment sera venu de vous présenter à Mlle de Simaise.

Il donna un coup de sonnette. Frédéric parut.

—Vous allez conduire M. le vicomte à la salle de billard, lui dit-il, puis vous entrerez dans la chambre de M. Raoul, et vous conduirez près de ma fille la dame que j'ai amenée tantôt.

Le vicomte suivit Frédéric.

Pedro Castora était stupéfié ; il se demandait qui pouvait être ce vicomte, ce gendre, qui sortait comme de dessous terre et qu'on opposait soudainement à Jean de Chamarande.

Il ne comprenait pas.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions.

M. de Simaise indiqua un siège à son ancien ami, et lui dit, sans paraître gêné le moins du monde :

—Je vous écoute, cher monsieur ; qu'avez-vous à me dire ?

—Monsieur, je viens de la part de Mme la baronne de Simaise et de M. le marquis de Chamarande, vous faire des offres de conciliation.

—Ah ! vraiment ? Ainsi Mme de Simaise et M. de Chamarande daignent descendre jusqu'à moi ! Et c'est vous qu'ils ont chargé de cette mission ; j'en suis heureux.

—On a pensé, monsieur, qu'en raison de nos anciennes relations, je pourrais mieux que tout autre remplir cette mission délicate sans vous blesser.

—Après m'avoir traité comme vous savez, il me semble que ceux qui vous envoient auraient pu...

—Pardon, monsieur, si je me permets de vous interrompre ; mais j'ai peur que vous ne vous placiez sur un terrain où je n'ai pas mandat de vous suivre ; je ne peux rien dire et rien faire qui soit en dehors de ma mission.

—Soit, monsieur. Et votre mission est ?

—Je vous l'ai dit : Je suis venu en conciliateur.

—Au nom de Mme la baronne de Simaise et au nom du marquis de Chamarande, je vous demande à quelles conditions vous consentiriez à rendre Mlle Henriette de Simaise à sa mère.

—Je comprendrais jusqu'à un certain point la démarche de Mme de Simaise ; mais je ne m'explique pas l'intervention de M. de Chamarande.

—Elle est cependant toute naturelle : M. le marquis de Chamarande a demandé à Mme la baronne la main de sa fille pour M. Jean de Chamarande, faveur qui lui a été accordée. Vous n'ignorez plus, sans doute, que M. Jean de Chamarande aime Mlle de Simaise et qu'il a le bonheur d'être aimé d'elle.

—Dans tout ceci, on n'oublie qu'une chose : mon consentement.

—Je viens aussi le chercher, monsieur.

—Je le refuse ! J'ai d'autres intentions sur ma fille, vous l'avez vu ; je l'ai fiancée à M. le vicomte de Lubessy ; celui-là est gentilhomme, et je suis sûr qu'il ne retirera pas sa parole.

—Je l'ai retirée, moi ; il est vrai que je ne suis pas gentilhomme. J'ai agi selon ma conscience, monsieur.

Mais ce n'est pas moi qui suis en cause. Permettez-moi de préciser.

—Précisez, monsieur.

—Je suis chargé de vous offrir un million comptant.

—Oh ! on me marchandait ma fille, fit le baron, en affectant

un air indigné ; est-ce qu'on me croit capable de vendre mon enfant ?

—N'employons pas de grands mots, monsieur ; vous voudriez bien accepter trois millions de moi, afin de liquider votre situation, le jour où nous devions signer le contrat de mon mariage avec Mlle de Simaise. Je n'ai pas dit, alors, que vous voudriez vendre votre fille.

Le baron se trouva rien pour relever cette riposte rigoureuse.

—Je refuse absolument, dit-il en se levant pour faire comprendre au Brésilien que l'entretien avait pris fin.

Pedro ne bougea pas.

—Monsieur, reprit-il, j'ai pu voir d'aller jusqu'à deux millions.

—Non, non, cent fois non !

—Je dois ajouter, monsieur le baron, que le marquis de Chamarande ayant désintéressé tous vos créanciers et étant aujourd'hui en possession de tous les titres, hypothécaires ou autres, vous pourriez vous faire, avec deux millions, une existence assez agréable dans un pays quelconque d'outre-mer ; car il serait bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, ni même en France, vous vous expatrieriez immédiatement.

—Monsieur Pedro Castora, je ne suis pas plus à acheter que ma fille.

—Monsieur le baron de Simaise, je prends sur moi de vous offrir trois millions.

—Non ! Je hais le marquis de Chamarande ou l'aventurier qui se fait passer pour lui ; quant à son prétendu fils, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître. Je garde ma fille et nulle puissance humaine ne pourra me faire changer de résolution.

—Est-ce votre dernier mot, monsieur ?

—Non. Mon dernier mot, le voici : J'espère que je n'aurai plus l'ennui de vous recevoir.

—Bien, monsieur le baron ; je ne me présenterai plus à l'hôtel de Simaise.

—J'y compte bien, monsieur.

—Seulement, monsieur le baron, il est probable que vous recevrez avant peu une autre visite en mon nom.

—Est-ce que monsieur Castora veut bien me faire l'honneur de m'envoyer ses témoins ?

—Oui, et je vais avoir l'avantage de vous les faire connaître ; ils sont quatre ; vous choisirez, monsieur le baron.

Le premier s'appelle M. Krünner, banquier à Stuttgart ; le second M. Carbonac, banquier à Paris ; le troisième est le directeur du Comptoir d'Escompte et le quatrième est M. Benoit, commissaire de police aux délégations judiciaires.

C'était un coup de massue porté au baron.

Il pâlit et retomba sur son siège.

Le jeune homme le regarda avec une sorte de dégoût.

A ce moment Carini frappa discrètement à la porte.

—Entrez, dit le baron, comprenant que son complice venait à son secours.

Mais, monsieur le baron... fit Pedro Castora, très étonné.

Il n'eût pas le temps de formuler son opposition.

La porte s'ouvrit.

—Je vous demande bien pardon, dit le faux abbé dans le plus pur accent toscan, oh ! bien humblement pardon d'intervenir, messieurs ; mais je crois que vous pouvez vous entendre.

Pedro Castora regardait le nouveau venu avec le plus vif étonnement.

—Qui peut-être ce second personnage ? se demandait-il.

Il fut vite renseigné.

—Mais présentez-moi donc, mon cher baron, dit l'Italien.

—Monsieur l'abbé Carini, fit de Simaise.

—Ah ! ah ! Carini, pensa Pedro Castora ; je comprends.

—Messieurs, reprit l'Italien, j'étais là, par hasard, et j'ai entendu votre conversation sans le vouloir.

—Ah ! vous avez entendu, monsieur l'abbé ? fit le jeune homme.

—Parfaitement, monsieur Castora, et comme je suis un des

45
32
17